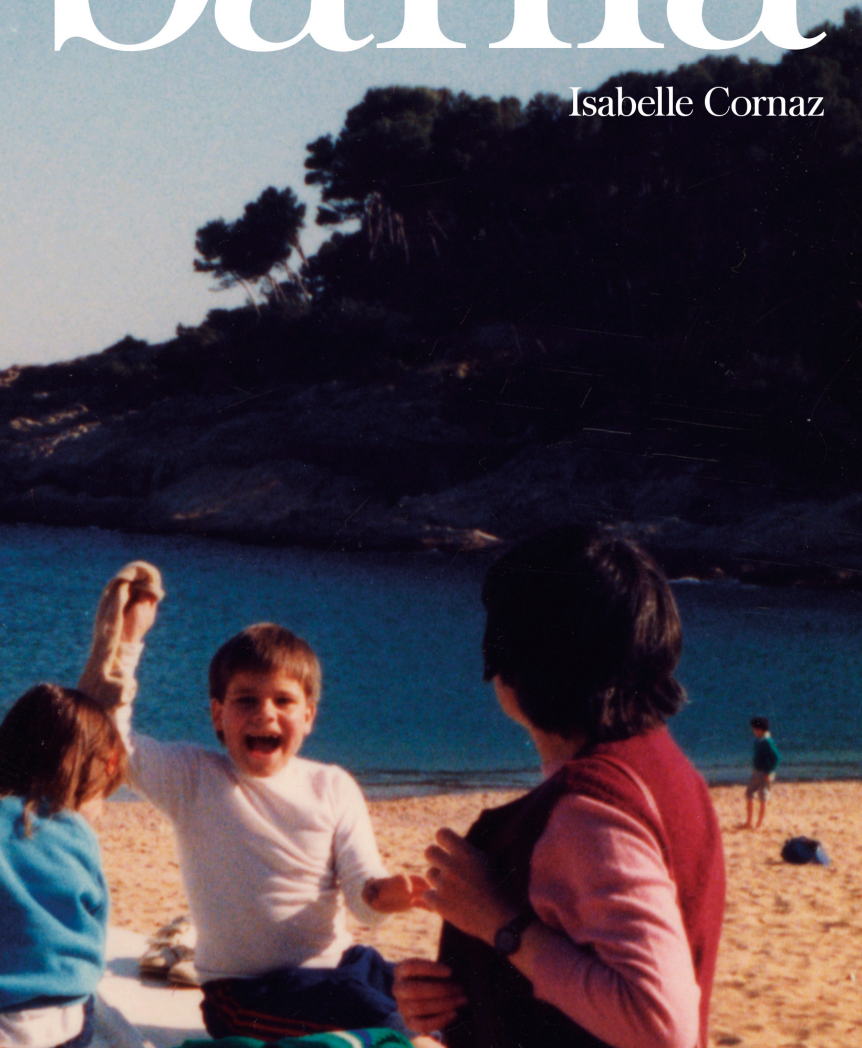


bahía

Isabelle Cornaz



bahía

Isabelle Cornaz

Éditions La Baconnière

Des fissures apparaissaient dans le bleu large
Louise Glück

L'été flamboie.
Tout ce qu'on touche brûle.
C'est exaltant et épuisant à la fois.
Chantal Thomas

I.

J'ai demandé à mon cousin quels étaient ses premiers souvenirs : il a évoqué les verres en plastique de couleur à l'école maternelle, son petit tablier, l'odeur de la salle de classe. Dans un sourire, il s'est rappelé le jour où il avait coincé son pénis en remontant la fermeture éclair de son pantalon et comment les sœurs qui s'occupaient de lui, gênées, n'avaient pas osé immédiatement lui venir en aide.

Ces images font écho à un monde qui m'échappe : le village de ma mère au fil des saisons. J'y suis allée tous les ans, en été et en hiver, parfois pendant la Semaine sainte, jamais en dehors des vacances. Je me suis toujours demandé à quoi ressemblait la vie en ce lieu le reste de l'année. Ma mère est la seule de sa famille à avoir quitté l'Espagne pour la Suisse il y a plus de cinquante ans. Elle a construit la suite de son existence en dehors de son village du littoral catalan.

Les baies rouges du couchant se mêlent à la mer, on devrait les découper comme des morceaux de sucre.

Il y a des rumeurs de friture et de toits-terrasses, des mouettes déchirant le tissu tendu du crépuscule. Je ne me suis presque jamais donné la liberté de rester seule

dans ce village juste pour le regarder. Formellement, il a la taille d'une ville, mais à mes yeux, c'est un village : il en a la familiarité, la douceur, l'étroitesse. Cependant, si je dresse un inventaire trop précis de ce qui le constitue, si je l'épuise par une observation têtue, avec l'opiniâtreté dont je pouvais faire preuve enfant, sa matière se décompose comme de la cendre. Ce serait comme sucer un bonbon jusqu'à l'écœurement.

C'est un lieu dont l'accès m'a été souvent refusé. Je ne pouvais pas m'y rendre l'après-midi au sortir de l'école. Je ne pouvais y aller à pied, traverser le sud de la France jusqu'aux Pyrénées, me reposer à l'ombre des ponts enjambant l'autoroute et entrer seule, triomphalement, dans le village, à la tombée de la nuit.

Après plusieurs heures de route depuis la Suisse, apparaissent au bord de la chaussée les manches à air rayées indiquant la direction du vent ; au loin, une ligne infinie d'arbres fruitiers et leurs troncs noirs.

Par vents violents caravanes ralentissez

Apparaissent les premiers pins sur les aires de repos, les premières vignes étrangement basses, la chair mauve des montagnes. Le mal de cœur, les miettes de biscuits. Je suis allongée sur la banquette arrière, je dois avoir six ou sept ans, les jambes en l'air contre la vitre, la tête sur les genoux de ma sœur. Elle me caresse les cheveux, puis s'interrompt : *c'est ton tour maintenant.*

Les éoliennes. Les maisonnettes taguées, à l'abandon, entre les cyprès. Le nougat, les petits sacs de lavande dans les stations-service. Les ombres immenses sur l'asphalte. Le Boulou, Argelès-sur-Mer, des noms qui annoncent les vacances à bout touchant. Toute autre mémoire associée à ces lieux m'est alors inconnue. Je ne sais rien de l'exil des républicains en 1939, fuyant le régime franquiste. Je ne sais rien de leur exode, à pied, dans les montagnes.

« Nous avons passé la nuit au Boulou — raconte le républicain Lluís Martí Bielsa — dans un champ d'oliviers, il faisait très froid. Quelqu'un a eu l'idée de ramasser quatre branches et de commencer à faire du feu. Peu de temps après, il n'y avait pas seulement un feu, mais trois ou quatre et plus tard encore, on en comptait cinquante ou soixante, l'endroit s'était transformé en plein de petits feux... Car les personnes avaient besoin de se réchauffer et de manger un morceau, de se reposer de la fuite. Le lendemain matin, lorsque le jour s'est levé, le champ d'oliviers avait pratiquement disparu. »¹

Par endroits, la clôture qui sépare l'autoroute de la nature sauvage semble floue, elle est absorbée par les champs, les marais, le coucher du soleil. Dans la chaleur des aires d'autoroute survivent des lits de pâquerettes. Il y a des bornes SOS en panne, couvertes d'un gilet comme une housse mortuaire.

Lorsque le tracé de l'autoroute tranche une colline, que la roche a été coupée en deux et enserrée dans un grillage, cela m'évoque, enfant, une prison ; dans mon imagination je vois des hommes et des femmes, peut-être même des filles et des garçons, nus, errant, enfermés, sur ces falaises arides. Je me demande aussi ce que ressentent les femmes — c'étaient des femmes, pour la plupart — qui nous tendent la main pour nous rendre la monnaie depuis les cabines de péage. Il me semble alors qu'elles sont doublement prisonnières.

Lorsque le voyage s'éternise, nous arrivons en Espagne de nuit. Depuis la vitre arrière, entre les arbres frêles de la forêt brûlée — ravagée par un incendie l'année de mes quatre ans —, nous discernons, dans les champs, des panneaux publicitaires immenses, celui du taureau Osborne. Nous traversons des localités à l'éclairage orange, avec leurs maisons aux persiennes baissées, des femmes sont assises au bord de la route. Elles me semblent parfois devenir la route elle-même. Ma grand-mère aussi sort sa petite chaise pour *prendre l'air frais* sur le trottoir.

Le soleil va et vient. Le soir, il a déjà chauffé les aiguilles de pin qui tapissent le parking de notre dernière halte, sur lequel coule mon urine, incapable de tenir jusqu'à l'arrivée. Nos yeux se ferment et je revois le soleil pourpre, ses rayons crépusculaires inondant des rivières asséchées, pleines de cailloux. Nous sommes tenues par cette insatiable attente du beau temps, sans quoi il nous semble parfois que rien n'existe, comme si notre corps restait éteint.

La baie est pleine de cette lumière
que vous recherchez
L'astre nous décompose
il est blanc de violence chaude
Il est visible par petits points
Avant de disparaître lui aussi

Dans le mot *plage*, je vois une surface qui recouvre le
sol, tendre et bleutée,
une « ombre (qui) naît,
— nous dit Ángel González —
percute en silence les montagnes
s'effondre légèrement contre le sol
révélant des herbes délicates
les eucalyptus laissant sur la terre
la peau chancelante de leur silhouette étirée »².

Au village, la lourdeur de l'été a dans mon souvenir un goût sec, minéral. Celui de petits grains de sable et de chips mêlés sur mes doigts puis dans ma bouche. Jeune adolescente, je veux rester étendue pour bronzer le plus longtemps possible lorsque le soleil tape, mais on ne me laisse pas faire. Il faut rentrer à la maison pour le repas de midi, à l'ombre noire, à la sauce brune des *sofregit catalans*.

Que ferons-nous pour manger ce midi? demande ma grand-mère chaque matin en nous voyant partir à la plage. Elle est de petite taille et incroyablement solide.

Les rideaux de fer des magasins restent baissés jusqu'à 17 heures. J'émerge parfois de la maison pour me frotter à la ville engourdie, quittant la bulle sombre de la salle à manger et ses lourds meubles de bois, avalant des trottoirs nus (*tu vas te fatiguer, dehors!*), peuplés de bruissements de climatisation et de téléviseurs. Je pars seule à l'assaut du village pour aller voir ces touristes qui passent l'après-midi dehors. Il est strictement interdit de s'immerger dans la mer sans attendre au moins deux heures après avoir mangé. Au cours de ces deux heures, le temps est suspendu. On peut déployer les plis du village, en reconstituer les motifs. Le vent

caniculaire chasse des plumes d'oiseaux mêlées à des fleurs de laurier, des éclats de Chupa Chups écrasées sur le bitume.

Le soir, des fillettes aisées de Barcelone descendues quelques jours se reposer dans leur villa du littoral se promènent dans les rues, les jambes presque noires. Leurs habits clairs — mini-shorts blancs, baskets pastel — les transforment en lucioles, leur peau se fond dans la nuit.

En retrouvant des photographies personnelles, en parcourant des dépliants touristiques récents ou plus anciens, en observant les symboles de la dictature, le soleil me semble soudain omniprésent. Il est cet or bon marché, consommable à volonté, que le pouvoir franquiste a vendu aux touristes occidentaux pour blanchir son régime et ses exactions.

L'Espagne, exsangue après la guerre civile, joue de son identité archaïque, de son *exotisme* conservateur, dans les villages de pêcheurs reculés on vend des poupées en robes de flamenco, on construit des arènes de tauro-machie là où elles n'existaient pas. Le folklore engloutit, dénature une part de la diversité culturelle le long du littoral. Le tourisme sert à dépolitiser la réalité, à neutraliser les différences.

Sur un dépliant des années 1960, je retrouve une petite annonce de l'hôtel — une modeste pension — que tenait ma famille. Cet hôtel est pour moi fantomatique, il a fermé définitivement dans les années 1990, lorsque j'étais encore petite, je n'ai jamais connu son heure de gloire. Dans les années fastes, il y avait un restaurant, deux fêtes organisées durant l'été, où l'on conviait les hôtes à des cafés flambés au cognac. Lorsque je suis née,

il n'y avait déjà plus de cuisinier ni de repas chauds, mais l'une de mes tantes servait un petit-déjeuner. Je me souviens des confitures Hero à la pêche, de deux fauteuils dans la réception silencieuse, en clair-obscur, de serviettes de plage suspendues aux balcons des étages. C'était un hôtel en miniature, presque une abstraction.

L'écrivaine Rosa Regàs raconte qu'en Catalogne, c'étaient les femmes qui recevaient les plages en héritage. Aux hommes on transmettait les terres arables, les vignes, les champs d'oliviers. Avec l'avènement du tourisme de masse dans les années 1960, lorsque de simples rochers au fond des baies ont pris une valeur vertigineuse, plus d'une dispute a éclaté au sein des familles, les hommes n'acceptant pas que la chance ne soit plus exclusivement de leur côté³.

« Lent d'abord, à peine sensible, le flot de touristes devient de plus en plus ample, rapide, envahissant et se déverse sur les petites villes, les ports oubliés, les cales perdues au creux des massifs », peut-on lire sous la plume de la chercheuse Yvette Barbaza dans les années 1960 déjà, dans son livre *Le Paysage humain de la Costa Brava*⁴.

Pour satisfaire les touristes, on se plie en quatre, en huit. L'un des premiers clients de la famille, dans les années 1950, est un Suisse qui adore les champignons. Mon grand-père accepte de mettre à sa disposition une machine de sa fabrique de liège pour qu'il puisse les sécher. Le vacancier installe une cuisine de camping

dans notre arrière-cour. À cette époque, il n'y a pas encore d'hôtel chez nous, à proprement parler. On loue simplement nos chambres à coucher et on se replie à l'étroit dans les pièces restantes. Les rares établissements hôteliers qui existent dans le village sont pris d'assaut. Lorsqu'il n'y a plus de chambres disponibles, les hôtels assurent les repas, les petits-déjeuners, mais envoient les touristes dormir chez l'habitant. Chez nous.

Quand ma famille construit de toutes pièces son propre établissement, elle se met à faire de même, à augmenter le nombre de couverts bien au-delà des chambres disponibles et à répartir ses hôtes à travers les maisons du voisinage. Un soir, un touriste belge, à peine arrivé, meurt dans une chambre que ma famille lui a trouvée. Décédé sur le coup, dans la salle de bain. D'une crise cardiaque, probablement. Sa femme reste plusieurs nuits chez nous en attendant que son fils arrive, elle dort dans notre salon, ma tante calme ses pleurs, la prend dans ses bras. Quelques semaines plus tard, mon oncle roule jusqu'à Anvers pour ramener la voiture du mari.

Je dis *notre salon*, mais je n'étais pas née. De même, je n'étais pas là le jour où mon oncle a fêté ses vingt et un ans avant de partir au service militaire, conviant à la table deux jeunes vacancières anglaises qui passaient leur deuxième été entre ces murs, sans leurs parents, étourdissante liberté aux yeux des Espagnols.

Un soir, une habituée s'exclame, heureuse, après le repas : *ça oui, c'est de la cuisine internationale!* Parfois, de jeunes clientes descendent prendre le petit-déjeuner en bikini : sans y prêter attention, on allume la lourde cuisinière de charbon pour leur faire le café. On a acheté à Barcelone de beaux rideaux de fils de plastique, pour séparer l'entrée de la petite pension de la salle à manger.